

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection Archives de Williams Sassine](#)[Collection La malle de Sassine](#)[Collection 20-23. Tapuscrits de Sassine](#)[Item Tapuscrit "Martha, Berthe, Aïcha, Fanta, Mauricette étaient au bureau ..."](#)

Tapuscrit "Martha, Berthe, Aïcha, Fanta, Mauricette étaient au bureau ..."

Auteur(s) : Williams Sassine

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Citer cette page

Williams Sassine, Tapuscrit "Martha, Berthe, Aïcha, Fanta, Mauricette étaient au bureau."

Consulté le 14/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/4231>

Copier

Description & analyse

Analyse Martha, Berthe, Aïcha, Fanta, Mauricette étaient au bureau. Bintou étalait ses galettes sur une table devant sa porte. La mienne était au lit à cause d'un vertige. Elle était peut-être en grossesse. Allah est grand !.....Une semaine après, la télé de Nestor n'intéressait plus personne. Nous avons vu toutes les versions du vent de sable.....Fadouba n'est pas resté longtemps parmi nous.

Contributeur(s)

- Élisabeth Degon
- Jules Musquin

Informations générales

Cote 22.6.6

Collation 3

Présentation

Mentions légales

- Fiche : Élisabeth Degon, équipe francophone, Institut des textes et

manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

- Texte : Avec l'accord des ayants-droits de la famille Sassine, toute autre utilisation que la consultation est soumise à leur autorisation

Nombre de pages3

Notice créée par [Jules Musquin](#) Notice créée le 12/09/2025 Dernière modification le 28/10/2025

77.6

(6)

Martha, Berthe, Aïcha, Fanta, Mauricette étaient au bureau. Bintou étalait ses galettes sur une table devant sa porte. La mienne était au lit à cause d'un vertige. Elle était peut-être en grossesse. Allah est grand! Nous avions déjà huit petits plus gourmands les uns que les autres.

Je cherchais à allumer le fourneau à charbon depuis une heure lorsque j'entendis comme des cris de joie : je sortis. Nestor tenait un gros paquet en tête d'une meute d'enfants. J'allai à sa rencontre et l'aidai à porter son paquet chez lui.

- Qu'est que c'est?

- Une télévision couse!

Je n'en revenais pas. Je le laissai déballer le carton et de l'entrée de sa cour, commençai à amener tous les copains.

- Bill! Charlemange! Charbelle! Benoit! on a une télévision Charlemange le premier pointa sa face d'hippopotame barbu.

Cinq minutes après tous les étrangers étaient là. Nestor avait fini de brancher l'appareil.

- Mais le pays n'a pas encore la télé, fit remarquer Bill.

- Ca ne fait rien, dit Nestor. Mon pays en a.

Nous ne voyions que des vents de sable défiler sur l'écran.

- Pourtant dans mon pays, il n'y a pas de vent de sable, fit Nestor.

- Le désert avance aux dernières nouvelles, dit Charlemagne.

- Les experts assurent que chaque année le désert avance de plusieurs kilomètres, confirmai-je.

- Les experts! D'ailleurs ils sont étrangers comme nous. Alors qu'est ce qui savent? depuis que le monde est monde, le monde est partagé en deux :

le désert et mon pays; répondit Nestor.

- Tu oublies le mien, commença Charlemagne.

- On regarde la télé ou non? S'écria Nestor

- En plus c'est en couleur, fit Bill.

Je pris un peu de recul. C'était vrai. Le vent de sable passait en couleur.

- Formidable hein? Reprit Bill.

On s'assit autour de la télé, silencieux.

- Je vais toucher un bouton, dit Nestor. Il toucha un bouton et le tourna. La couleur disparut. Du noir et blanc. On gueula comme des fous. Il retourna le bouton.

- Ne touche plus à rien, lui intima Benoit.

Le vent de sable repassait en bleu, jaune, bleu, blanc, violet. C'était beau.

- Je vais arranger ça, reprit-il. Cherchez-moi des tiges en fer et une marmite. C'est une question d'antenne.

Je m'en allai prendre une casserole chez moi.

Une semaine après, la télé de Nestor n'intéressait plus personne. Nous avions vu toutes les versions du vent de sable. Alors il l'avait emballée pour nous servir de tabouret les jours ouvrables des travailleurs comme si on pouvait ouvrir les jours, et de table de jeu de cartes "les jours chômés, fériés et payés sur toute l'étendue du territoire". Ces jours-là nous étions heureux parce qu'ils nous rappelaient les bons vieux temps où nos femmes nous respectaient à cause de nos salaires.

C'était un 14 Juillet, Nestor disait "C'est la faute à De Gaulle".

Fadouba était arrivé. Nous ne savions ce qu'il avait fait au bon dieu pour devenir étranger. C'est ce 14 Juillet qu'il nous expliqua de sa voix hachée. "La vie c'est zéro... Le péché, c'est pas bon...

C'est pas bon... Regardez-moi. A quoi je ressemble aujourd'hui? J'ai l'air de rien. Mais dieu sait que j'ai fait la guerre d'Indochine et même l'Algérie... Et puis la Côte d'Ivoire... Je me suis débrouillé et j'ai été nommé au service des permis. Beaucoup d'argent j'ai gagné. 50.000 francs ou 80.000 francs et je te donne tous tes papiers. Tant pis pour les accidents, il y en a qui n'ont pas de permis et ils tuent. Alors... Un jour j'ai dit : Bon il faut rentrer, ce n'est pas bon de rester toute sa vie à l'étranger. J'ai acheté un vieux car et je l'ai donné à un tôlier. Quand j'ai revu mon tacot, il avait l'air tout neuf. De très bon travail. Il ne faut jamais avoir confiance... Bon lui il a eu confiance et il m'a laissé sortir sans rien payer, sois disant pour essayer... Je suis parti à l'autogare, j'ai pris un chauffeur et 32 passagers et la route. On est rentré sans problème... Je calculais les missions que j'allais gagner quand le car est tombé dans un ravin... La vie c'est zéro... Vingt morts... J'ai compté et pendant que je comptais le chauffeur se plaignait qu'il avait mal au dos, de lui trouver un médicament et un permis. L'enfant de putain... Mon car même le bon dieu ne pouvait pas le réparer et lui me cassait les oreilles avec son dos... Le péché c'est pas bon... La vie c'est zéro... J'ai fui et voilà! Je suis redevenu un étranger.

Fadouba n'est pas resté longtemps parmi nous. On se souvient encore de son grand chapeau blanc, de ses souliers toujours bien cirés. Il est sorti un matin du quartier. La police l'a ramassé, contrôle d'identité. On l'a déposé à la frontière. Comme il disait : "Vingt morts... La vie c'est zéro..."